

Je quitte le marché empestant le hareng et l'oignon, et je me rends au restaurant pour dévorer mon déjeuner et les journaux.

8 heures du matin.—Bismarck a mal aux dents. C'est une rage qui le prends souvent.

Peuples ! prenez garde à vous.

9 heures.—Crispi a trouvé son macaroni brûlé ! Un empereur lui a envoyé un télégramme de condoléances.

10 heures.—L'Angleterre, la France, la Russie, l'Autriche, réfléchissent, pensent et regardent ce qui se passe ailleurs par la croisée de leurs canons.

11 heures.—L'Amérique veut acheter la tour Eiffel pour la transporter à Chicago et y ouvrir une exposition à l'intérieur.

Lui, le Canada, fait son beurre,

Midi.—Le canon de la citadelle devance le soleil d'une seconde.

Chacun sait que le canon aime l'avancement.

A cette heure solennelle, le déplumé et décafé Dalvino se paie le luxe d'une belle-mère. Le cortège sort de l'église et, par erreur, on a envoyé des cartes d'invitations avec ce macabre final : " Qu'il repose en paix ! "

Une heure.—Chambres et bouches des députés ouvertes.

Un reporter aime mieux les huîtres... ouvertes.

—2 heures : Cheval qui emporte la voiture, le cocher, le maître et une paire de poulets destinés au dîner. M. Prud'homme se trouvant sur la rue, s'écria flegmatiquement :

—Si ces gens ne s'emportaient pas, ils ne s'en porteraient que mieux.

—Ouf ! s'écria la dame blonde.

3 heures : Promenade sur la terrasse. Deux jeunes souris au visage chiffonné, malin, éveillé, croquent des amandes, tandis qu'un vieux rat aux jambes flageolantes et aux dents jaunâtres les poursuit.

4 heures : Rencontré la belle madame de Quincampoix, guindée dans sa robe à fourreau, et, comme de coutume, saluant tout le monde d'un air de chanoinesse en retraite.

5 heures : Sur un banc, une bonne avec un soldat. Ils parlent de Vénus et de Mars. Espérons que Mercure ne viendra pas à la rescousse. Mystère et mythologie !

De 5 heures à 10 heures : Meurtres, vols, incendies, etc...

De 10 heures à minuit : Incendies... surtout dans les salons et salles de bal.

De minuit à 2 heures : S'accrocher au cou d'une charmante danseuse, pour aller ensuite s'accrocher au cou de Morphée...

—C'est tout ? demanda la dame blonde.

—Oui, madame.

Anton P. Labat

LE MARIAGE DE FRANÇOISE

Françoise était une bonne grosse boule de vieille fille, aussi large que haute. Elle était bien âgée de quarante ans au moins, malgré ses prétentions à la jeunesse et à la beauté.

De grandes oreilles, des yeux petits, trop petits, enfoncés ; des joues saillantes, une lèvre large, épaisse et bleue, des jambes trop courtes, des pieds trop longs, voilà en peu de mots le portrait de ma tante Françoise, qui n'était pas ma tante, mais que tout le monde appelait ainsi pour ne pas être obligé de dire mademoiselle.

N'allez pas croire cependant que Françoise était la première venue. Elle avait du bien au soleil et de l'argent à l'ombre—tout le monde ne pourrait pas en dire autant—. Son père, en mourant, lui avait laissé une bonne petite terre qu'elle cultivait elle-même sans l'aide de personne. C'est elle qui labourait le sol, rentrait les moissons, allait au moulin, au marché, etc., etc. Et puis elle était économe mais très charitable ; on l'aimait dans la paroisse.

Quand elle travaillait dans les champs, au soleil—besogne ardue—les sueurs baignaient sa large fi-

gure. Pourtant sous cette enveloppe épaisse et rude, Françoise avait du cœur, de l'âme... et de la poésie. Oui, de la poésie ! Grand Dieu, de la poésie.

Souvent dans la journée, pendant que les bœufs s'essouffaient, elle quittait la charrue et elle allait s'asseoir au pied d'un arbre. Là, au murmure de la fontaine, sous le ciel avec ses merveilles et ses mystères, elle s'enfonçait dans des réflexions profondes. Ses petits yeux disparaissaient dans leurs orbites, ses larges mains se croisaient sur son énorme poitrine et son âme s'envolait vers les sphères azurées. C'était l'extase, l'extase dans toute sa force et sa poésie. Françoise ne vivait plus ; elle rêvait ! Mais à quoi, grand Dieu ? A quoi rêve la jeune fille belle et aimante ? A l'objet aimé... Françoise aimait. Oui, elle aimait, et c'était là sa vie, parce qu'elle souffrait : souffrir, c'est vivre. Elle ne pouvait oublier le... beau jeune homme qui lui avait juré foi et fidélité... elle l'aimait toujours, bien qu'il l'eût abandonnée, l'ingrat ! Mais elle se complaisait dans sa douleur, et comme Rachel, elle était inconsolable.

Parfois, la voix de la raison se faisait entendre : —Françoise, criait-elle, que fais-tu ? Pourquoi t'ensevelir dans la tombe du souvenir ? Oublie le passé, songe au présent, pense à l'avenir. Tu es jeune encore, tu es belle, (ah ! bah !) sois heureuse, écoute la voix de ces jeunes cœurs prêts à se donner à toi, renonce à l'ingrat.

Mais la voix de l'amour reprenait, cette voix qui fait braver la mort, cette voix qui rit de la tombe et de l'enfer, cette voix qui fait couler le sang lui disait : " Françoise, songe à ton serment, sois fidèle, l'absent reviendra, aime, pleure, et souffre... Oui, je souffrirai disait Françoise en se redressant ; et vite elle reprenait le manche de la charrue et travaillait jusqu'au soir.

Oh ? amour, amour, que tu fais de victimes. L'histoire de cet amour était connue de tout le monde dans le village, seulement, Françoise avec le temps l'avait imagée, embellie, poétisée dans son imagination. Le jeune homme de ses rêves n'était autre que le grand Joseph, un efflanqué, espèce de crève-fain. En désespoir de cause, elle lui avait offert un jour son argent, sa terre et... sa personne ; lui, il avait accepté.

Le matin du mariage, Françoise, qui ne s'était pas couchée attendait toute pimpante, le futur. Oh, mais, elle était drôle à voir. Une jupe trop courte, un mantelet en mousseline, un chapeau de paille mesurant au moins deux pieds de forme sans compter le plumet, et une énorme rose de pavot rouge à la ceinture. Joseph revêtu de la défroque trop étroite d'un écolier, et dont la taille lui venait aux épaules, éclata de rire en voyant Françoise ; celle-ci se fâcha... le malheureux eut peur et s'enfuit. On ne l'avait plus revu dans village.

Pauvre Françoise, elle ne put se consoler. Elle pensait toujours à l'absent et criait son nom aux ronces du buisson, aux oiseaux chanteurs, aux abeilles qui vont chercher leur miel sur les fleurs sauvages. Toujours le cerveau en ébullition, l'esprit tendu, les constitutions les plus fortes ne peuvent pas se maintenir longtemps dans un tel état, et Françoise devait dépérir comme la fleur sous un soleil trop ardent, lorsqu'un jour... oui, un jour, elle était assise et filait sa quenouille... le fil de chanvre se brisa dans ses doigts, elle eut un tressaillement nerveux, ... un homme venait de passer à sa fenêtre... il entra... Mon Dieu, Joseph ! et Joseph plus grand et plus mince encore qu'autrefois se jeta au cou de Françoise.

—Oh ! Joseph, je t'ai bien pleuré, va, pourquoi es-tu parti ? —Ma Françoise, mon amour, j'étais pauvre, tu étais riche. Je ne voulais pas... tu comprends. J'ai voyagé, j'ai travaillé et aujourd'hui, le front haut, je reviens avec beaucoup... de courage et d'amour.

—Oh ! Joseph, je t'ai bien pleuré, va, pourquoi es-tu parti ?

—Ma Françoise, mon amour, j'étais pauvre, tu étais riche. Je ne voulais pas... tu comprends. J'ai voyagé, j'ai travaillé et aujourd'hui, le front haut, je reviens avec beaucoup... de courage et d'amour.

—Oh ! Joseph, je t'ai bien pleuré, va, pourquoi es-tu parti ?

—Ma Françoise, mon amour, j'étais pauvre, tu étais riche. Je ne voulais pas... tu comprends. J'ai voyagé, j'ai travaillé et aujourd'hui, le front haut, je reviens avec beaucoup... de courage et d'amour.

—Oh ! Joseph, je t'ai bien pleuré, va, pourquoi es-tu parti ?

—Ma Françoise, mon amour, j'étais pauvre, tu étais riche. Je ne voulais pas... tu comprends. J'ai voyagé, j'ai travaillé et aujourd'hui, le front haut, je reviens avec beaucoup... de courage et d'amour.

des fous-rires des assistants elle lui applique un baiser d'une sonorité à donner le frisson.

Maintenant ils sont mariés. Ils s'aiment trop, pour ne pas être heureux. Le chemin de la vie est pour eux parsemé de fleurs et de roses ; il y aura bien quelques épines, mais Françoise est robuste et Joseph plein de courage. Il l'a prouvé.

Mathias Filiano

CHOSSES ET AUTRES

—S'est-on jamais, demandé avec quelle vitesse volaient les mouches ? Un physiologiste s'est livré à ce sujet à de sérieux calculs et il est arrivé, en comptant que ses ailes battaient 330 fois par seconde, à établir qu'une mouche peut faire un kilomètre à la minute ; c'est la vitesse d'un train d'express.

En volant toujours droit devant elle sans s'arrêter, une mouche ferait donc le tour du monde en moins de vingt-huit jours.

—La plus grande horloge du monde est celle du Parlement de Londres, en Angleterre. Elle a quatre cadrans dont le diamètre de chaque est de 22 pieds. Le balancier a 19 pieds de long. A chaque minute la grande aiguille parcourt plus d'un pied. Le mouvement marche pendant huit jours et demi, et le remontage de la sonnerie prend deux heures. Les roues sont en fonte. La cloche d'heures a deux pieds de hauteur et cinq pieds de diamètre ; elle pèse 14 tonnes et la battant 100 livres. Le mécanisme monteur des aiguilles est à remontoir d'égalité. La cloche est malade ; elle est fêlée, la pauvre vieille, et devra bientôt aller retrouver les vieilles lunes.

—Est-il vrai, dit le chroniqueur scientifique du *Musée des Familles*, que les chats, comme on le répète généralement, y voient plus clair la nuit que le jour ? Posons d'abord comme principe que, pour que la faculté de vision puisse s'exercer, il importe que les objets soient plus ou moins éclairés, ce qui n'a pas lieu si ces objets sont placés dans un lieu où ne saurait pénétrer aucun rayon lumineux. En réalité les yeux du chat sont conformés pour voir le jour aussi bien et mieux même que la nuit. Leurs pupilles sont dilatables et contractiles à volonté. Elles prennent, lorsqu'il fait sombre, la forme circulaire, tandis qu'au jour elles se rétrécissent au point de devenir linéaires. D'ailleurs n'oublions pas que la nuit la plus noire est encore plus ou moins éclairée. Cette faible quantité de lumière reçue par une rétine très largement découverte et très sensible suffit à l'impressionner, et constitue à ces animaux une puissance particulière de vision dont ne jouissent pas les animaux à prunelles non dilatables.

—Nous trouvons dans les concours historiques et littéraires, du *Musée des Familles*, ce trait de mœurs des populations asiatiques. Dans l'Inde, au Thibet, en Chine même, on emploie fréquemment pour invoquer la divinité des espèces de cylindres ailés que le vent fait tourner et qui d'ailleurs ont reçu le nom de *moulins à prières*. Sur les ailes de ces moulins, sont inscrits ces quatre mots : *Oum, Mani, Padmei, oum*, qui, dit Jacquemont, peuvent être considérés comme le *Pater*, le *Credo*, et le *Confiteor* de ces régions, car les dévôts répètent des milliers de fois par jour cette courte sentence, dont ils comptent les répétitions à l'aide du chapelet qu'ils tiennent à la main : et cela, autant qu'on peut croire, sans comprendre ce qu'ils disent, car *Oum* est une simple interjection, *Mani* signifie à la fois femme et pierre précieuse, et *Padmei*, nénuphar ou lis des étangs. Il faut donc ne voir que l'intention dans leurs piétés, et les ailes du moulin qui tourne au vent, en présentant au ciel successivement chacun des termes de la formule pieuse, sont un diseur d'oraisons dont beaucoup de gens utilisent l'active intervention.